



Le livre Modèle

On peut se demander ce que valent les modèles en économie ? A l'heure où l'Allemagne est citée en exemple, il est intéressant de faire un retour sur le Japon, référence dans les années 1980 et, depuis, sorti des écrans radars. Le livre de Sébastien Lechevalier, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales, vient donc à point nommé. Un essai écrit à plusieurs mains. Robert Boyer, économiste au Centre pour la recherche économique et ses applications (Cepremap), Ronald Dore, de la London School of Economics, Arnaud Nanta, chercheur au CNRS, et Yves Tiberghien, professeur à l'université de British Columbia, y ont participé.

Nous sommes passés – à tort – de la « japonophilie » à une relative indifférence, remarque Robert Boyer, dans une importante préface de plus de quarante pages. Pendant longtemps, analyse de son côté Sébastien Lechevalier, les chercheurs ont voulu savoir quelles étaient les spécificités du modèle nippon, l'intérêt s'est, ensuite, focalisé sur les causes de la crise de l'Archipel. Nous sommes désormais entrés dans une troisième

phase. Elle consiste à identifier les réponses que le pays du Soleil-Levant apporte à la désindustrialisation, à la financiarisation au poids croissant de la Chine. Comment le Japon de l'après-Fukushima est-il en train d'inventer, peut-être, une forme originale d'adaptation à la mondialisation ?

Analysant les transformations en profondeur du capitalisme nippon, l'ouvrage montre comment les réformes néolibérales, mises en place depuis les années 1980, ont métamorphosé la troisième économie de la planète et combien « le Japon s'est considérablement ouvert ». Soixante pages sont notamment consacrées à l'évolution du contrat social et du système éducatif japonais.

Sans en faire un exemple à suivre, et même si l'usage des modèles est « dangereux », nous avons beaucoup à apprendre de l'expérience japonaise, préconisent les auteurs, qui soulignent le fait, remarquable, que « le Japon cherche à convertir en atout ce qui ailleurs est trop souvent perçu comme un coût, à savoir le vieillissement » ■

Philippe Arnaud